

Le sourire du Rex *Jurassic Park* de Steven Spielberg

Yves Rousseau

Numéro 68-69, septembre–octobre 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22734ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rousseau, Y. (1993). Compte rendu de [Le sourire du Rex / *Jurassic Park* de Steven Spielberg]. *24 images*, (68-69), 96–97.

LE SOURIRE DU REX

par Yves Rousseau

«**J**urassic Park est une métaphore» a dit Michael Crichton, auteur du roman et coscénariste du film de Spielberg. Une métaphore, certes, mais de quoi au juste? Par sa petite phrase, l'auteur veut de toute évidence attirer l'attention sur des questions d'éthique qui risquent d'être éclipsées par les dinosaures, véritables vedettes du film. Crichton, maître du techno-thriller, est un créateur qui a toujours manipulé une équation à trois facettes: technologie, éthique et divertissement. Ces trois éléments forment la base du film de Spielberg, comme une sorte de piédestal sur lequel trône, toutes dents dehors dans un sourire carnivore, un Tyrannosaurus Rex, si bien nommé. Le suc-

cès du film repose entre ses mâchoires, plus encore que celles du requin de *Jaws*, animal lui aussi tout droit sorti de la préhistoire, mais qui posait tout de même moins de problèmes techniques. Outre ces questions de réalisme des dinosaures (sur lesquelles on a basé la mise en marché du film), un autre écueil, narratif celui-là, guettait Spielberg: comment transmettre dans le film toutes les informations scientifiques indispensables à la crédibilité de l'ensemble et qui faisaient à mon avis la meilleure part du roman? Dans un livre on peut gloser sur la théorie du chaos, les techniques de clonage, la génétique et ses applications. Dans un film d'aventures, cela risque d'être mortel. Spielberg a eu la

brillante idée de condenser une grande part de cette information dans un amusant et instructif petit documentaire qui fait appel aux ressources de l'animation et qui est présenté aux visiteurs du parc. C'est clair, vivant et efficace.

Du point de vue commercial, la question est simple: si les dinosaures sont réussis, *Jurassic Park* risque de rejoindre et même de dépasser *E.T.* au faite du box-office. Si les dinosaures ne sont pas convaincants, c'est la catastrophe.

Si les dinosaures sont convaincants, et ils le sont, le public pardonnera toutes les faiblesses du scénario (les rebondissements improbables comme le T-Rex qui intervient in extremis pour sauver les survivants des griffes des Velociraptors), les défauts d'interprétation (plutôt monolithique, on a droit à la fascination et à la peur, les deux émotions qu'il importait de transmettre au public), les lacunes dans la psychologie des personnages (celui d'Attenborough a plus le tempérament d'un fanfaron que d'un demiurge), les invraisemblances dans l'éclairage et l'alternance des actions parallèles qui traînent parfois en longueur (la fuite de Redry, le programmeur renégat) ou vont beaucoup trop vite (la maîtrise en trente secondes d'un système informatique hypercomplexe par une gamine de dix ans).

Cela dit, *Jurassic Park* est le meilleur film de Spielberg depuis sa grande période du début des années 80, et ce n'est pas seulement grâce à la technologie et aux avancées dans le domaine de l'animation et des effets spéciaux visuels. Le rendu sonore est époustoufflant, en particulier les basses fréquences qui ajoutent une dimension tactile en faisant littéralement vibrer la salle aux moments les plus intenses. Et si les dinosaures sont une plus-value qui décuple l'intérêt du film, la mise en scène traduit la plupart

Tim (Joseph Mazzello), le Dr Allen Grant (Sam Neill), Lex (Ariana Richards) et un Brachiosaurus.





Jurassic Park est une sorte de film-somme où se retrouvent toutes les obsessions spielbergiennes.

des obsessions spielbergiennes dans une sorte de film-somme qui est peut-être la charnière de son œuvre!

Les clin d'œil à la série des *Indiana Jones* sont nombreux, en particulier la silhouette du paléontologue interprété par Sam Neill, sans compter les courses-poursuites avec le T-Rex qui lui, renvoie par sa mâchoire, sa masse et sa rapidité au requin de *Jaws* et au camion de *Duel*. Encore une fois, les enfants sont un vecteur privilégié de communication, entre les personnages et avec l'autre. Il faut voir la conversion du paléontologue allergique aux enfants en un géniteur potentiel sous le regard ému et intéressé de sa collègue (le trajet de Peter Pan redécouvrant les «vraies valeurs» dans *Hook*). L'éprouvante nuit de la traversée, par les enfants, du parc rendu aux forces primitives prend la forme d'un condensé du voyage initiatique du jeune héros de *Empire of the Sun* à travers la guerre. On pourrait continuer pendant longtemps le relevé des correspondances de l'œuvre de Spielberg cristallisées dans *Jurassic Park*, en particulier cette faculté de fondre humour et angoisse aux moments les plus inattendus, ce qui ajoute au rythme des séquences les plus réussies, comme celle du T-

Rex qui semble jouer à la bouteille avec une jeep renversée.

Si effectivement *Jurassic Park* est une métaphore, c'est aussi celle du cinéma de Spielberg et de l'«entertainment» dans son ensemble. Si les personnages sont confrontés aux limites de la technique et paient très cher la transgression des lois de la nature, il ne semble pas y avoir de bornes à la sophistication des moyens cinématographiques. D'ailleurs, le personnage du milliardaire Hammond, beaucoup plus sympathique dans le film que dans le livre (où il finissait dévoré par ses créatures), est une sorte de metteur en scène qui n'arrête pas de répéter qu'il n'a pas lésiné sur les moyens pour en mettre plein la vue aux visiteurs. Il a recruté les plus brillants spécialistes dans chaque discipline pour donner forme à son rêve. On croirait entendre Spielberg à cette différence près (et elle est de taille) que si le parc de Hammond se détraque, pour le plus grand bonheur du spectateur, le film de Spielberg est une mécanique bien huilée dont la carrosserie et la puissance du moteur font oublier les détails de finition.

Mais pourquoi sommes-nous à ce point fascinés par les dinosaures? Pourquoi ces grosses bêtes disparues depuis des

millions d'années et redécouvertes voici moins de deux siècles à l'état fossile font-elles fantasmer tout un chacun, des enfants jusqu'aux scientifiques en passant par les cinéastes? Sans doute parce qu'ils sont un peu plus que leur apparence, déjà spectaculaire du fait de leur taille: le volume est important. En Occident, particulièrement aux États-Unis, on aime ce qui est gros, colossal. S'il est des animaux vivants qui suscitent autant de sympathie que les dinosaures auprès des populations, ce sont les baleines et les éléphants. Outre leur masse, les dinosaures étaient nombreux et forts, ils ont dominé la planète, ils ont fait beaucoup de bruit mais ça ne les a pas empêchés de disparaître dans la nuit des temps.

La vraie métaphore de *Jurassic Park*, c'est que les dinosaures rejoignent l'imaginaire collectif parce qu'ils nous font réfléchir sur notre propre destin. ■

JURASSIC PARK

États-Unis 1993. Ré.: Steven Spielberg. Scé.: Michael Crichton et David Koepp. Ph.: Dean Cundey. Mont.: Michael Kahn. Mus.: John Williams. Int.: Sam Neill, Laura Dern, Jeff Goldblum, Richard Attenborough, Bob Peck. 126 minutes. Couleur. Dist.: Universal.